

L'AUTOBIOGRAPHIE LANGAGIÈRE COMME VOYAGE DE DÉCOUVERTE IDENTITAIRE

Maricela Strungariu

Université «Vasile Alecsandri» de Bacău, Roumanie

s_lettre@yahoo.com

<https://doi.org/10.29081/INTERSTUDIA.2025.38.12>

Résumé:

L'autobiographie langagière est une forme particulière de récit de soi qui implique un travail de remémoration et de mise en récit de son propre parcours linguistique. En narrant ses expériences langagières, le sujet prend conscience du rôle des langues dans son développement personnel et du caractère protéiforme et évolutif de son identité linguistique. Notre visée est de démontrer que ce genre d'approche autobiographique constitue un instrument privilégié pour la compréhension de l'évolution identitaire d'une personne et pour le décryptage de ses rapports avec l'altérité.

Mots-clés: *autobiographie langagière, autoreprésentation, immersion linguistique et culturelle, identité, altérité.*

Abstract:

Linguistic autobiography is a particular form of self-narrative that involves a process of remembering and narrating one's own linguistic journey. By narrating his language experiences, the subject becomes aware of the role of languages in his personal development and of the protean and evolving nature of his linguistic identity. Our aim is to demonstrate that this kind of autobiographical approach is a privileged tool for understanding the identity evolution of a person and for deciphering their relationship with otherness.

Keywords: *linguistic autobiography, self-representation, linguistic and cultural immersion, identity, otherness.*

Les nombreuses mutations socio-culturelles et politiques du monde contemporain ont suscité depuis quelque temps l'intérêt des sociolinguistes, des didacticiens et des professeurs de langues pour l'autobiographie langagière, considérée comme lieu privilégié de réflexion sur son identité linguistique et culturelle, mais aussi comme outil de formation des enseignants et des apprenants. L'autobiographie langagière est une mise en récit du parcours linguistique d'une personne, recréant l'histoire et la vie des langues parlées au fil de son existence, en insistant sur le processus d'acquisition et d'apprentissage des langues (maternelle et étrangères), sur les motivations et les contextes d'utilisation de celles-ci. Les fondements de la valorisation actuelle de l'autobiographie langagière sont diverses : « l'intérêt porté aux individus en tant que traces de l'expérience collective à la fois sociolinguistique et historique et de l'expérientiel, dans ce qu'il a de plus singulier chez chacun » (Perregaux, 2006 : 27), la mobilité croissante des populations, les migrations aux causes multiples. L'autobiographie langagière s'avère, dans ce

contexte, un réceptacle des multiples transformations linguistiques et culturelles subies par des individus de plus en plus mobiles au cours de leur existence et qui sont amenés à réélaborer constamment leur répertoire linguistique, ce qui entraîne souvent aussi des reformulations de leur répertoire culturel et identitaire (Perregaux, 2006 : 27). La pratique des (auto)biographies langagières s'est développée dans les trois dernières décennies en didactique des langues, étant largement influencée par une tendance plus ancienne du « retour du sujet » qui, dans la littérature, par exemple, se manifeste par l'engouement du public pour le récit de vie et le témoignage. Quant au domaine de la sociolinguistique, l'autobiographie langagière « élargit l'horizon des chercheurs qui essaient de se donner les moyens de comprendre, à partir d'un récit langagier singulier, comment et pourquoi se développe et se modifie le rapport aux langues au cours d'une vie, de l'enfance à l'adolescence et à la vie adulte » (Perregaux, 2006: 27).

Notre visée est ici de démontrer que ce genre d'approche autobiographique constitue un outil privilégié pour la compréhension de l'évolution identitaire d'une personne et pour le décryptage de ses rapports avec l'altérité. Les réflexions sur lesquelles se fonde notre travail s'appuient sur une recherche expérimentale qui a eu pour point de départ un projet Grundtvig («Plurilingualism - Language Autobiographies» - PLURI-LA), auquel nous avons participé entre 2012 et 2014 et par le biais duquel nous avons pris connaissance de la pratique de l'(auto)biographie langagière et de ses diverses exploitations dans l'enseignement/apprentissage des langues étrangères. Nous avons réalisé, durant les 13 dernières années, une enquête auprès de nos étudiants en master 2. Dans un premier temps, nous leur avons proposé, à la fin de notre cours sur l'autobiographie littéraire, d'écrire leur autobiographie langagière. Ensuite, ils ont été invités à répondre à un questionnaire censé les faire réfléchir et porter un regard critique sur leur propre démarche. Nous avons eu pour dessein de stimuler la conscience autoréflexive de nos étudiants et de comprendre dans quelle mesure ce type d'exercice pourrait représenter un instrument privilégié pour la compréhension de l'évolution identitaire et des rapports avec l'altérité. Les observations sur lesquelles nous nous appuyons ici portent sur un échantillon de 20 sujets, que nous avons choisis aléatoirement.

Il nous faut préciser tout d'abord que nous considérons la narration comme forme privilégiée d'écriture autobiographique étant inspirée par les études de Paul Ricœur sur l'identité. Selon le philosophe, l'identité personnelle « ne peut (...) s'articuler que dans la dimension temporelle de l'existence humaine » (1990 : 138), dimension semblable à celle du texte narratif. La vie humaine devient cohérente et acquiert une signification au moment où elle est mise en mots et narrativisée: « le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative » (Ricœur, 1983 : 17). Ainsi la narration semble-t-elle la forme discursive la plus appropriée à ce genre de démarche, car le but premier de l'autobiographie langagière est de tracer les contours de l'identité (linguistique, dans notre cas) de celui qui l'écrit. En racontant sa vie, le sujet devient lecteur et scripteur, se reconnaissant dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même, sur lui-même. L'histoire de sa vie est *refigurée* par la narration, ce qui conduit à la construction d'une identité narrative. S'appuyant sur la mémoire, la narration stimule la prise de conscience de soi et des autres, ainsi que de sa propre altérité.

Selon Ricœur, la confrontation des individus aux textes narratifs leur permet de développer une conception rationnelle de l'action. Pour que la vie acquiert une

signification, elle doit devenir l'objet d'une réflexion, il faut que celui qui l'a vécue y réfléchisse sans cesse, en essayant de lui trouver une logique et une unité. Comme l'a bien observé Edgar Morin, le fait d'avoir « vécu une expérience ne suffit pas pour que cette expérience devienne de l'expérience. Il faut sans cesse la régénérer et la reméditer. Si nous transformons l'expérience en conscience, nous sommes prêts pour un nouveau commencement » (1991: 10). L'écriture autobiographique « sert à construire un rapport au savoir fondé sur la compréhension de ses propres démarches intellectuelles » (Molinié, 2006 : 9). Les autobiographies langagières reflètent cet effort que fait l'énonciateur pour remémorer, raconter, analyser et interpréter les circonstances dans lesquelles s'est déroulé son apprentissage et pour examiner les conditionnements de son activité de formation.

Plus de la moitié de nos sujets ont montré un intérêt particulier pour découvrir les raisons qui les ont poussés à apprendre des langues, ce qui donne à leur texte une forte dimension autoréflexive. Le regard rétrospectif et analytique exige un dédoublement et une prise de distance par rapport à soi-même, ainsi que le jugement critique. Les motifs de l'apprentissage sont bien nombreux, allant des motivations extrinsèques qui sont, en général, les moins stimulantes (apprendre une langue pour le futur métier, pour faire plaisir aux parents et/ou aux professeurs, pour passer les examens) jusqu'aux motivations intégrées, plus efficaces (apprendre une langue pour voyager dans un pays où l'on parle cette langue, apprendre une langue en raison d'une affinité personnelle pour un pays, une culture ou pour des personnes parlant cette langue). Une motivation qui a retenu notre attention est le désir manifesté par certains sujets d'acquérir, par l'apprentissage d'une langue, une identité qui les distingue nettement des autres :

[C]ette langue avait quelque chose de spécial, un type de raffinement, qui permettait de s'exclure de la masse des gens, une exclusion, puis-je dire maintenant, auto-imposée qui m'a beaucoup aidé pendant des années. La langue française est devenue pour moi, un type de masque ou de lunettes magiques qui me changeaient la vision sur le monde et la vision du monde sur moi. (Laura)

Connaître une langue étrangère et pouvoir l'utiliser en contexte réel pourrait faciliter le dépassement de soi, de ses angoisses, de ses limites, ayant une vertu thérapeutique :

[J]'affirme sans la moindre hésitation que j'aime toujours le français. Il n'y a pas de doute là-dessus, car, tout au long de mes années vécues à l'étranger, j'ai développé un rapport presque viscéral avec lui. C'est lui qui m'a guéri de tous mes déboires et c'est en lui que j'ai cru dans mes moments de détresse. (Adriana)

À mes débuts en anglais, j'ai souvent souffert d'un manque de confiance en moi. Je craignais de faire des erreurs ou d'être jugée par des locuteurs natifs. Cette peur m'a freinée, mais elle m'a aussi appris la résilience et l'importance de la pratique régulière. Lors de conversations avec ma belle-famille islandaise, le fait de ne pas parler islandais a parfois créé des moments de frustration. Mais cela m'a aussi donné envie de continuer à m'améliorer et de m'ouvrir encore davantage. (Laura)

Nos sujets témoignent assez souvent d'un goût particulier pour l'analyse et les détails. Ils s'intéressent, par exemple, à la signification de leur prénom - composante essentielle de l'identité. Le choix et la signification du nom sont vus tantôt comme un fondement de l'évolution ultérieure de la personne et comme un élément de cohésion personnelle, tantôt comme un facteur de dissonance identitaire :

Les parents m'ont donné un nom roumain, le nom du Saint Georges, selon mon parrain qui était un homme respecté de mon village et qui était aussi l'ami de mon père. Mon nom, je crois, a contribué à construire mon identité. Georgeta, le féminin de Gheorge, signifie en grec «travailleur de la terre», et c'était vrai pour mon enfance parce que mes parents m'emmenaient toujours aux travaux agricoles. Et j'ai travaillé toute la vie jusqu'à présent. (Georgeta)

Je m'appelle Elis (...) Je n'ai pas aimé mon prénom. C'était difficile à prononcer et pas tout le monde le comprenait. Je me souviens encore les confusions avec d'autres prénoms plus beaux, comme Alice, Elisa ou même Elisabeta. (...) Je sentais que ce prénom ne me définissait pas. L'empreinte de mon prénom m'a suivi jusqu'au lycée où je vivais sous son ombre. Sur la liste des élèves je n'étais qu'un garçon. Beaucoup de mes copains admettaient qu'ils comptaient sept garçons au lieu de six. J'étais l'un d'entre eux. Je le détestais encore plus fort. (...) Le prénom s'encadre dans la liste des « prénoms rares », c'est-à-dire qu'il conduit vers un comportement fort. Quant à moi, j'étais toujours la fillette timide qui avait peur de parler en public et qui ne voulait pas interagir avec les gens inconnus. Je me trouvais toujours dans un combat entre ce que je dois être et ce qu'en effet je suis. (Elis)

La mémoire, qui livre au sujet des informations importantes sur les étapes successives de son histoire personnelle, joue un rôle essentiel dans le récit autobiographique. Son efficacité fait qu'un texte autobiographique puisse ou non prouver son authenticité. Mais notre mémoire s'avère bien souvent trinquée et capricieuse, opérant des sélections en fonction de l'intention de celui qui remémore son passé. Dans les autobiographies étudiées, on observe que la mémoire retient fidèlement surtout les moments empreints d'émotion:

Je garde également en mémoire les chants de Noël, enseignés avec beaucoup de dévouement par Madame R. Je me souviens avec émotion des répétitions avec la chorale et du spectacle que nous préparions pour célébrer Noël. Ces moments étaient particulièrement intenses et m'ont permis de m'imprégner davantage de la culture française. (Geanina)

Ma passion pour la langue française remonte à mon enfance. J'avais environ 8 ans lorsque j'ai commencé à l'apprendre à l'école, et mon enseignant, passionné et créatif, rendait chaque leçon mémorable. Il apportait parfois son violon en classe et nous apprenait à chanter en français, transformant nos cours en moments magiques. Cette approche ludique et musicale a éveillé en moi un amour profond pour cette langue. (Laura)

On y trouve aussi des épisodes embarrassants, fixés dans la mémoire émotionnelle comme des moments marquants d'une vie :

Mes premières semaines en Italie furent (...) marquées par des maladroites linguistiques mémorables. Je me souviens notamment d'un moment où j'ai voulu complimenter un plat de « pasta al forno », mais j'ai utilisé un mot inapproprié qui a fait éclater de rire toute la table. (Laura)

En ce qui concerne le contexte d'apprentissage des langues étrangères, nos sujets s'accordent à considérer l'immersion dans l'espace de la langue cible comme la meilleure manière de maîtriser celle-ci dans tous ses aspects. L'apprenant passe de la traduction à l'interaction directe avec la langue, ce qui favorise l'appropriation naturelle du vocabulaire et de la grammaire, l'acquisition rapide de la fluidité orale et écrite :

L'italien occupe une place spéciale dans mon cœur. Après avoir terminé le lycée, j'ai passé 10 ans en Italie, un pays où je me suis immergée dans la langue et la culture. Cette immersion a transformé mon apprentissage en un processus naturel et organique. (Laura)

Les expériences vécues lors des voyages occasionnés par des affaires familiales ou professionnelles sont enrichissantes du point de vue linguistique, mais aussi du point de vue culturel et humain. Les langues qu'on apprend ne sont jamais séparées de la culture, car elles sont le reflet de l'histoire, des traditions et des valeurs d'un peuple. Le contact avec des mentalités et à des civilisations différentes facilite l'ouverture vers l'altérité et l'acceptation des différences, développe l'esprit critique, brise souvent l'engourdissement de la pensée et suscite le désir de dépasser ses propres limites mentales, déconstruire ses stéréotypes et préjugés:

Un événement a beaucoup changé ma perspective sur les Français. À première vue j'ai jugé le peuple français comme étant réticent envers les touristes, mais un jour je me suis perdue près de la Tour Eiffel. Pendant une heure, j'ai essayé de garder le calme et de retrouver mes amis, mais quand la nuit a commencé à tomber, j'ai paniqué. Comme le premier instinct était de me débrouiller, je ne voulais pas demander de l'aide. Mais un jeune homme français a vu dans mes yeux le désespoir et m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose. Et à ce moment-là j'ai regretté le fait que j'avais critiqué si fort le peuple français. (Elis)

Le premier contact avec l'autre peut parfois provoquer la peur, l'étonnement ou l'inquiétude à cause des différences de mentalité ou des difficultés de communication :

La première demi-heure dans l'aéroport belge m'a offert le premier choc culturel (...). Ayant besoin d'information, j'étais face à ma grande peur : la peur de parler en public et d'utiliser une autre langue que celle maternelle. J'ai commencé avec l'anglais, j'ai obtenu ce que je voulais. Le fait que mes propres paroles (qui ne semblaient pas être prononcées par moi à ce moment-

là) ont été comprises m'a beaucoup frappé. Dans le métro, (...) mes premiers mots en français sortaient comme si je les avais battus avant, car le son qu'ils produisaient semblait effrayé. J'étais effrayée de n'être comprise et je ne l'étais pas. (Narcisa)

Le *moi* ne pourrait être pensé qu'en rapport avec l'altérité, car l'autre est le miroir dans lequel on se voit soi-même. L'autre ou l'étranger nous effraie, ayant l'air de porter atteinte à notre intégrité, à notre plénitude, parce que nous craignons, en réalité, notre propre opacité. Comme l'observe Laurent Mattiussi, « [l]'échec de la communication authentique avec autrui renvoie à un obstacle infranchissable : l'hermétisme du Soi. Faute de s'atteindre soi-même en son fond, on ne touche pas l'autre. La distance de soi à soi fonde celle qui sépare soi-même d'autrui » (2002 : 23-24).

D'autres fois, nos sujets s'évertuent à déceler les contrastes culturels et de mentalités qu'ils observent entre leur pays d'origine et le pays étranger et qui provoquent leur surprise ou leur admiration, mais aussi un désir de modifier leur mode de vie :

J'ai également été frappée par leur approche des loisirs, notamment la manière dont les Italiens valorisent les petits plaisirs du quotidien : un café pris en terrasse, une promenade dans une piazza ou une conversation animée au marché. Cette manière de savourer la vie m'a transformée et m'a inspirée à ralentir le rythme, un contraste frappant avec mon propre cadre culturel. (Laura)

Au contact avec l'altérité, on peut rester indifférent, opaque et inflexible, ou, au contraire, s'ouvrir, accepter la différence, essayer de la comprendre et même se laisser imprégner et transformer par ce qui vous semble bon à assimiler:

Chaque expérience d'apprentissage d'une langue étrangère a été différente et chaque expérience a été importante pour moi, me transformant en ce qui je suis devenue. (...) Les voyages en France, en Espagne, en Allemagne et encore en d'autres pays m'ont changé. Parler avec des natifs de la langue est une joie et une chance. Chaque fois je me sentais différente, car chaque culture m'a apporté quelque chose de nouveau. (Raluca)

Ces interactions constantes entre langues et cultures ont enrichi mon identité et m'ont permis de percevoir la diversité linguistique comme une richesse précieuse. (Laura)

Après ces quelques observations tirées de l'analyse des autobiographies langagières de notre corpus, nous pouvons conclure que la connaissance des langues est bien plus qu'un outil de communication. Elle est l'un des meilleurs moyens pour découvrir le monde et sa diversité. Chaque langue apprise donne accès à une culture et à des façons de penser distinctes des nôtres. Apprendre des langues étrangères, c'est s'ouvrir à l'altérité, accepter l'autre dans son étrangeté et enrichir par là sa propre identité. Communiquer avec autrui, c'est aussi un désir de connaître et de comprendre, ce qui constitue un pas important vers l'acceptation des différences, du

multiculturalisme et du multilinguisme, mais aussi vers une meilleure connaissance de soi. Écrire son autobiographie langagière, raconter ses expériences formatrices, est pour le sujet l'occasion d'un retour réflexif sur soi, d'une prise de conscience de son identité complexe, unique et plurielle à la fois, se trouvant dans un processus permanent d'élaboration. Se raconter suppose une prise de distance par rapport à soi-même, une auto-analyse aussi lucide et objective que possible. La démarche, bien que génératrice d'un dédoublement du sujet, ne le scinde pas, mais favorise une réflexion sur sa continuité et son unité.

BIBLIOGRAPHIE

MATTIUSI, Laurent, 2002, *Fictions de l'ipséité : essai sur l'invention narrative de soi*, Genève, Droz.

MOLINIÉ, Muriel (Dir.), 2006, «Biographie langagière et apprentissage plurilingue», *Le français dans le monde. Recherches et applications*, n° 39, pp. 6-10.

MORIN, Edgar, 1991, *Autocritique*, Paris, Seuil, «Points Essais».

PERREGAUX, Christiane, 2006, « Autobiographies croisées : la décentration libératrice d'une lectrice bilingue », in *Le Français dans le Monde. Recherches et applications*, n° 39, pp. 26-34.

RICŒUR, Paul, 1983, *Temps et récit*, tome I, Paris, Seuil.

RICŒUR, Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.